



L'arrivée de la Réponse de l'Espagne.

Conjectures à ce Sujet.

Prose Associée

Washington, 8 août.—La réponse de l'Espagne aux conditions de paix...

Tout le temps qu'a duré la transmission de ces différentes dépêches, on ne s'est nullement occupé de fixer un moment pour la conférence...

Le débat dans la campagne de Manassas, en juillet 1861, et prit part à la bataille de Bull Run.

Il était évident que si la réponse était une acceptation, elle serait accompagnée d'une longue discussion sur les conditions.

La semaine dernière, on était à peu près sûr que l'Espagne céderait sur tous les détails.

Pourtant l'opinion qui dominait, c'est que la réponse était une véritable acceptation, bien qu'il y eût plus d'un point qui susciterait plus tard quelque discussion.

Tous les points vitanx, pensent-ils, seraient concédés à savoir: L'abandon de Cuba, de Porto Rico, des Ladrone, et la création d'une commission pour régler les affaires relatives aux Philippines.

D'après ce programme, on pensait que l'Espagne chercherait à assouvir une entente sur bien des points incidents dont quelques uns étaient d'une considérable importance.

Ainsi, par exemple, on ne demandait si l'acceptation de l'Espagne serait effective en attendant la ratification par les Cortes. Cette question occupait toutes les attentions.

Les Etats-Unis, en effet, sont dans la même situation et un traité de paix requiert nécessairement la ratification du Sénat, pour devenir "operative".

Assez tard, dans l'après-midi, le président reçut indirectement avis que la réponse de l'Espagne était arrivée à l'ambassade française.

L'information qu'est arrivée de Madrid, sur la décision du Cabinet, indique que l'Espagne a accepté nos conditions, en général, mais la réponse soulève plusieurs questions en dehors des termes que nous avons proposés.

La communication, en ce qui concerne ces termes, est explicite: elle établit seulement certains points qui resteront à discuter dans des négociations subséquentes.

Nous nous en tiendrons à ces termes. L'administration n'a pas encore pris en considération la composition du personnel de la Commission de la paix; mais on peut affirmer d'avance qu'il n'entrera dans cette Commission que des hommes partageant les vues du président sur l'avenir des Philippines.

M. McKinley tient à garder au moins le port de Manille, avec la baie et de plus un territoire insulaire pour maintenir et protéger cette possession, si ce n'est toute l'île de Luzon.

Mort du général Poland.

Prose Associée

Washington, 8 août.—Le département de la guerre a été notifié aujourd'hui de la mort du général de brigade John S. Poland, qui a succombé ce matin à Asheville, Caroline du Nord, à une attaque de fièvre typhoïde.

Le défunt était né à Princeton, Indiana, le 14 octobre 1836. Sorti de West Point en 1861 il fut nommé dans le deuxième régiment d'infanterie. Il fut promu lieutenant en premier le 6 juillet 1861, capitaine le 27 juin 1862 et colonel du dix-septième d'infanterie le 1er août 1861.

Le général Poland commandait la deuxième division du premier corps d'armée au par de Chickamauga, Georgie.

Le général était un officier capable et zélé, des plus consciencieux dans l'accomplissement de ses devoirs.

Il jouissait d'une haute estime dans l'armée; ses camarades lui reconnaissaient de grands talents et une grande discrétion le désignant pour l'accomplissement d'importants devoirs requérant des capacités professionnelles, du zèle et un bon jugement.

Le général Poland s'était rendu il y a plusieurs jours à Asheville dans l'espoir de se remettre d'une attaque de typhoïde, mais il a succombé en dépit des efforts des médecins.

Sa femme, son fils et sa fille étaient à son chevet quand la fin est arrivée.

Le lieutenant Wrenn, de l'état-major du général Poland, accompagnera les restes du défunt à Westerley, Rhode-Island, où ils seront inhumés.

L'épidémie de fièvre typhoïde parmi les troupes.

Prose Associée

Washington, 8 août.—L'épidémie de fièvre typhoïde qui règne dans la plupart des camps de l'armée inquiète beaucoup le département de la guerre. Des mesures sont prises pour enrayer la maladie et en prévenir la propagation.

Le chirurgien général Sternberg publie aujourd'hui une note appelant l'attention sur une circulaire lancée le 25 avril dernier par le département médical.

Cette circulaire comprenait des recommandations relatives à l'état sanitaire des troupes, expliquant minutieusement ce qu'il fallait éviter et la façon dont devaient être administrés les camps au point de vue sanitaire.

Le chirurgien général est d'opinion que les recommandations faites n'ont pas été suivies et dans sa circulaire d'aujourd'hui il s'exprime ainsi:

L'existence de nombreux cas de fièvre typhoïde dans les camps indiques que les recommandations faites dans la circulaire précédente n'ont pas été suivies. Si les officiers sanitaires n'ont pas fait les recommandations indiquées, la responsabilité de l'état de choses actuel leur incombe.

Si ces recommandations ont été faites et si elles n'ont pas été suivies par les autorités des divers camps la responsabilité ne retombe pas sur les fonctionnaires médicaux. Mais ces recommandations doivent être faites de nouveau, et les commandants sont priés de changer leurs camps à de fréquents intervalles et de maintenir strictement leurs troupes dans un bon état sanitaire.

Le chirurgien général Sternberg espère recevoir bientôt des rapports plus favorables et apprendre que l'épidémie de fièvre typhoïde a pris fin.

La traduction de la réponse de l'Espagne.

Prose Associée

Washington, 8 août.—La dépêche reçue à l'ambassade de France n'est autre, apprend-on, que la réponse de l'Espagne aux demandes des Etats-Unis. Elle est en langage chiffré et la traduction en a commencé immédiatement à l'ambassade. Ce travail ne sera pas terminé avant un certain temps.

A trois heures 20 de l'après-midi la transmission de la réponse de l'Espagne à l'ambassade de France continuait. La quatrième partie de cette réponse venait d'être reçue.

M. George Corzon, Vice-roi de l'Inde.

Prose Associée

Londres, 8 août.—Le "Evening News" d'aujourd'hui, annonce qu'il est question de M. George Corzon, secrétaire parlementaire des affaires étrangères, pour la vice-royauté de l'Inde, pour succéder à Lord Elgin, et qu'il a accepté.

De l'or trouvé dans les îles Philippines.

Prose Associée

A Mindanao, une des îles Philippines, de l'or a été trouvé dans le lit du fleuve, mais il est douteux que la valeur de ce métal soit suffisante pour la civilisation ou pour un objet de spéculation pour les spéculateurs prévoyants et actifs. Les grandes découvertes peuvent être faites, mais il y a un point de plus grande importance, c'est de savoir si l'or est utile à la population.

Dans le cas de Mindanao, il est dit qu'il y a eu un grand nombre de personnes qui ont été tuées par le typhoïde, et que les fonctions intestinales sont parfaites, l'appétit est relevé, les agueux diminuent et les chairs affaiblies se redressent peu à peu. Mettez le à l'épreuve.

Révolution au Guatemala.

Prose Associée

Washington, 8 août.—Des avis de Cocos, Guatemala, établissent que la révolution dans cet état est entrée dans une phase qui, tout en ne menaçant pas le gouvernement existant, promet de créer de grandes difficultés aux résidents étrangers.

Rapport du général Shafter sur le transport de malades et de blessés aux Etats-Unis.

Prose Associée

Washington, 8 août.—Dans un rapport au département de la guerre le général Shafter repousse hautement toute responsabilité dans l'insuffisance des approvisionnements pour les malades et les blessés ramenés de Santiago de Cuba aux Etats-Unis sur les transports Seneca et Concho.

Tout ce qui était possible a été envoyé aux malades et aux blessés, dit le général Shafter. Le manque d'eau est inexorable, ajoute le général, qui conclut ainsi:

Il n'y a aucune excuse pour le manque de vivres, car il y en a eu en abondance tout le temps. Je ne doute pas qu'il y ait eu sur les bâtiments plus de passagers qu'ils ne devaient en recevoir, à cause du désir des hommes de rentrer aux Etats-Unis, désir causé par la peur de la fièvre jaune et le manque d'hôpitaux.

Les malades et les blessés n'avaient que les vêtements portés par eux pendant la campagne, de sorte que ces vêtements devaient être en loques à leur arrivée aux Etats-Unis. Il n'y en avait pas à distribuer au moment de leur départ, et ils ne pouvaient pas se procurer leurs vêtements particuliers.

Il n'y a jamais eu un seul cas de privation pouvant être soulagé avec les moyens disponibles qui ne l'ait été. Les chirurgiens ont travaillé aussi bien qu'aucun homme ait jamais travaillé, et ils se sont universellement plaints du manque de moyens et de facilités. Je ne me plains pas à cet égard, car personne ne pouvait prévoir tout ce qui serait nécessaire, mais je ne laisserai pas tranquillement jeter sur moi le blâme pour ce manque de nécessités dans les hôpitaux.

Conférence à la Maison Blanche.

Prose Associée

Washington, 8 août.—Les secrétaires Alger et Long et l'attorney général Griggs, sont restés une heure en conférence avec le Président aujourd'hui à midi.

A la conclusion de cette conférence il a été annoncé que la notification officielle de l'acceptation de ces conditions par l'Espagne n'avait pas été reçue. Le Président estime qu'il recevra l'acceptation formelle demain matin.

On attribue le délai à la nécessité de plusieurs traductions de la dépêche chiffrée.

Lyuchage en Georgie.

Prose Associée

Griffin, Georgie, 8 août.—John Meadows, un nègre qui avait tenté hier soir d'outrager la petite fille âgée de sept ans de Benson, à Carmel, un petit village situé près de Griffin, a été pendu aujourd'hui à l'entrée de la ville. En outre son corps a été criblé de balles.

Le nègre, arrêté à Merriwether, avait été placé dans une voiture avec deux gardiens et était parti pour Griffin. Mais en arrivant à la ville il avait soudainement sauté hors du véhicule et pris la clé des champs.

Dans l'après-midi il s'était présenté dans une ferme et avait demandé à manger. Un membre de la famille du fermier, reconnaissant le criminel, le retint et l'entremit pendant qu'il envoyait un avis à Griffin.

Peu de temps après Meadows était arrêté sans difficulté, mais cent cinquante hommes réduisirent à l'impuissance les agents qui l'emmenaient et le pendirent à un arbre.

Révolution au Guatemala.

Prose Associée

Washington, 8 août.—Des avis de Cocos, Guatemala, établissent que la révolution dans cet état est entrée dans une phase qui, tout en ne menaçant pas le gouvernement existant, promet de créer de grandes difficultés aux résidents étrangers.

Les insurgés commandés par Morales ont, croit-on, reçu un appui considérable des médecins de la frontière. Ceux-ci sont accusés d'avoir, tout au moins, manqué d'observer la neutralité.

De fortes sommes d'argent ont déjà été extorquées de force à quelques résidents étrangers, et des représentations énergiques sont probablement faites par le gouvernement des Etats-Unis à ce sujet.

Les insurgés commandés par Morales ont, croit-on, reçu un appui considérable des médecins de la frontière. Ceux-ci sont accusés d'avoir, tout au moins, manqué d'observer la neutralité.

A Fernandina.

Prose Associée

Fernandina, Floride, 8 août.—Le capitaine Weaver, de la compagnie A du troisième régiment de l'Ohio, et Harry Adams, de la compagnie H du trente-troisième régiment de Michigan, sont morts aujourd'hui de la fièvre typhoïde à Fernandina.

Les restes sont envoyés aux résidences respectives des défunts.

A l'ambassade de France.

Prose Associée

Washington, 8 août.—La dernière partie de la réponse de l'Espagne a été reçue dans la soirée à l'ambassade de France, mais ce n'est qu'à une heure avancée que le texte complet a été déchiffré et remis à l'ambassadeur.

Aucune tentative n'a été faite pour la communication au gouvernement américain, à part une note au secrétaire d'Etat Day annonçant l'arrivée de la réponse mais ne donnant aucune indication sur sa teneur.

Il est probable que la réponse de l'Espagne sera remise au Président demain à la séance du cabinet, sous aucune forme ne soit encore faite.

Une réponse complète est observée dans tous les cercles sur la teneur de la réponse, mais il y a des raisons de croire qu'elle ne constitue pas une acceptation sans réserve des conditions américaines, et qu'elle est basée sur l'enthousiasme et l'acceptation des conditions essentielles et sur l'espoir d'un esprit conciliateur de la part des Etats-Unis pour modifier dans une certaine mesure des points que le gouvernement espagnol considère comme non essentiels.

Rapport de l'adjoint au chirurgien en chef du cinquième corps d'armée.

Prose Associée

Washington, 8 août.—Le chirurgien général Sternberg a reçu au sujet de l'état de choses existant à Santiago un rapport qui explique ce qui a été accompli par le corps médical et expose la position de l'ambassadeur dans laquelle il s'est trouvé à Cuba. Ce rapport est le suivant:

Tampa Heights, Floride, 29 juillet 1898. Au chirurgien général de l'armée des Etats-Unis, à Washington.

En présence des accusations récemment portées contre le corps médical de l'armée de Santiago, spécialement au sujet de l'état de choses régnant sur les transports envoyés au nord avec des blessés, j'ai l'honneur de vous exposer les faits suivants, estimant que mes fonctions d'adjoint au chirurgien en chef du cinquième corps d'armée et d'officier chargé de l'équipement des transports-hôpitaux Iroquois, Cherokee et Breakwater donneront peut-être de la valeur au rapport.

Les drogues, des médicaments, des appareils de pansement, des tentes pour les blessés et des approvisionnements ont été embarqués à Tampa en quantités suffisantes pour les besoins de l'expédition envoyée à Santiago. Ils ont été répartis entre les navires, chaque organisation militaire ayant ses propres approvisionnements.

Le débarquement sur le sol cubain a été effectué aussi rapidement que possible. Chaque organisation était accompagnée des fonctionnaires médicaux requis, mais les troupes ont été envoyées

—Ainsi, dit-elle, d'une voix oppressée, voilà ce que tu viens d'écrire!

—Edouard courba la tête, et dit: —Ah! ah! reprit-elle, tu as assez de la vie et tu veux mourir! Est-ce qu'on doit penser à la mort à ton âge! Est-ce que tu peux être las de la vie dans la quelle tu viens à peine d'entrer!

—Il faut que tu aies complètement perdu la raison pour avoir la pensée du suicide!

—Tu voudrais mourir, mais je ne le veux pas moi, entends-tu! Je ne le veux pas! Tu es à moi, tu m'appartiens, tu n'as pas le droit de disposer de ta vie... Fout que tu es, ne sais-tu pas que ta vie et la mienne sont enchaînées l'une à l'autre!

C. LAZARD & CO., LTD. LES ANCIENS ET POPULAIRES Marchands de Vêtements Confectionnés D'ARTICLES DE TOILETTE ET DE CHAPEAUX.

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.

en avant sans autre équipements et médicaments que ce que pouvait porter chaque soldat.

Après avoir quitté les transports les hommes ont été promptement renvoyés de la jetée de Siboney et de Daquiri pour permettre le débarquement des troupes arrivées par les autres transports.

En même temps un rapport sur l'état de choses régnant à terre était envoyé au chirurgien en chef, qui a aussitôt exposé les faits au général en chef, auquel il a demandé une chaloupe pour recueillir les approvisionnements médicaux apportés par les transports.

Il a été également requis qu'un muet chargé de médicaments fut envoyé avec chaque régiment.

Mais les nécessités de la situation n'ont apparemment pas fait impression sur le général en chef, et pendant deux jours d'attente le corps médical n'a pu obtenir aucun moyen de transport aux autres navires ou à la côte, quoique de nombreuses embarcations de la marine fussent employées à d'autres transports.

Le troisième jour, sur ordre de l'adjoint général, un bateau à rames fut mis à la disposition du département médical et un ordre fut lancé pour le transport à terre d'un chargement de médicaments ne devant pas dépasser le chargement de six mulets.

Quand j'ai pris place dans cette embarcation des officiers de l'état-major m'ont enjoint d'envoyer les médicaments à divers endroits. Sur mon refus de reconnaître leur autorité, le commandant général, qui était arrivé sur ces entretiens, a personnellement révoqué l'ordre précédent et a ordonné le renvoi sans délai des médicaments après leur débarquement.

En présentant mon ordre au quartier-maître de service sur la côte j'ai été informé que seuls des mulets avaient été débarqués, qu'on n'avait ni voitures, ni harnais, et, finalement, que la route était impraticable pour des voitures. L'embarcation a été ensuite enlevée au corps médical, de sorte que le chirurgien en chef s'est trouvé sans moyen de communication avec les officiers de son département à terre ou envoie sur les transports pour s'assurer de ce qui leur était nécessaire.

Cet état de choses a duré jusqu'à la bataille de La Quasiri. A ce moment il n'y avait absolument pas de médicaments, de tentes ou d'approvisionnements d'aucune nature à la disposition des chirurgiens déjà débarqués. A la nouvelle de cette bataille il a été finalement ordonné au chirurgien en chef de se rendre à bord de l'Olivette et de partir pour Siboney afin de recevoir les blessés.

Après deux jours de service sur l'Olivette je reçus l'ordre de mettre le transport Iroquois en état de

recevoir des patients et d'en installer autant que possible à bord. Pendant ce temps il me fut possible d'envoyer à terre de nombreux tentes et des médicaments trouvés à bord, et ayant le contrôle des canots de ce transport je pus me rendre à bord des autres navires dans le port et envoyer à terre les provisions médicales qu'ils contenaient.

Pendant la préparation subéaquente du Cherokee et du Breakwater les mêmes mesures ont été prises autant que l'ont permis les moyens disponibles.

J'estime qu'en dehors de ces d'autres médicaments destinés aux régiments n'ont jamais été débarqués jusqu'à la date de mon départ avec des blessés, le 10 juillet.

Après avoir dit que l'équipement de navires destinés au transport de malades et de blessés ne devrait jamais être confié à d'autres qu'à des officiers médicaux régimentaires l'auteur du rapport conclut de la façon suivante:

En conclusion, je désire établir le fait que les conditions lamentables dans lesquelles devant Santiago était due à des nécessités militaires qui ont empêché aux troupes de bénéficier de la possibilité d'obtenir les médicaments, les instruments, et les équipements d'hôpital nécessaires.

Tres respectueusement, Votre obéissant serviteur, EDWARD L. MUNSON, Capitaine et aide-chirurgien de l'armée des Etats-Unis, commandant la réserve du corps des ambulances.

En route pour Porto-Rico. Newport News, Virginie, 8 août.—Le transport Alan est arrivé aujourd'hui de New York. Les six derniers compagnies du premier régiment du Kentucky qui s'embarqueront probablement demain. Les hommes du cinquième régiment de l'Illinois s'embarqueront sur le transport Ogdan.

Le capitaine Sigbee. Le nouveau commandant de "Texas". Washington, 8 août.—Des changements importants dans le commandement de navires de la flotte ont été annoncés cette après-midi par le secrétaire Long.

Feuilleton L'Abéille de la N. O. LES DRAMES DE LA VIE. UNE Haine de Femme GRAND ROMAN INÉDIT. PAR EMILE BICHEBOURG. DEUXIÈME PARTIE. La famille Barnett. XII POINTS NOIRS A L'HORIZON. Suite.

près de toi pour te défendre. —Ce n'est pas mon père que je crains, ce n'est pas de mon père que j'ai peur, mais d'une chose qui est en moi. —Quelle chose? —Ma conscience. —Valentine ne put s'empêcher de hausser les épaules. —Ta conscience, ta conscience, fit-elle, au lieu de répondre, ordonne-lui de se taire. —Le jeune homme hochait la tête et se leva. —Est-ce que tu me quittes déjà? demanda-t-elle. —Où? —Ne peux-tu pas rester encore un peu avec moi? —J'ai besoin de me trouver seul. —Pour écouter ce que te dira ta conscience, fit-elle d'un ton morose et sérieux, moitié railleur. —Valentine, je t'en supplie, ne plaisante pas. —Tu es un enfant, un grand enfant, et tu vois bien que je te traite comme un enfant. Est-ce que tu vas rentrer chez toi? —Où? —C'est bien, je ne veux pas te retenir. Au moins, embrasse-moi avant de me quitter. —L'entoura de ses bras et ils échangèrent plusieurs baisers. —Je t'aime trop murmura-t-elle. —Ne me le dis pas, tais-toi! Il s'arracha à ses instances et s'élança hors du salon. Restée seule, Valentine de-

vent songeuse. —Edouard lui avait parlé de sa conscience, à elle qui n'en avait plus; aussi n'avait-elle pas senti ce qu'il y avait de douleur dans les paroles du jeune homme. Elle n'avait qu'une crainte, et elle, la crainte, que le fils de son mari ne cessât de l'aimer. Et elle se disait: —Je croyais qu'il était pour toujours à moi, comme je me suis donnée à lui pour la vie. Eh bien! non, avec ses ridicules et folles terreurs, je le vois encore prêt à m'échapper. Et pourtant, il m'aime, j'en suis sûre, il m'aime et autant que je l'aime! Pourquoi était-il ainsi aujourd'hui? Evidemment, c'est le retour de son père qui l'épouvante. Il n'ignore pas, cependant, que, grâce aux précautions que nous avons prises, nous sommes à l'abri de tout soupçon; et puis, est-ce que je ne saurais pas boucher les oreilles qui chercheraient à entendre, fermer les yeux qui voudraient voir! Soudain, elle tressaillit et son regard prit une expression de vive inquiétude. —Mais pourquoi donc m'a-t-il quitté aussi brusquement? se demanda-t-elle... Il avait un air singulier... Ah! le malheureux, le fou, il est capable... Comment n'ai-je pas compris qu'il était hanté par quelque sinistre pensée? —Afolée, elle sortit précipitam-

ment du salon, et monta à son appartement, le traversa rapidement et par un couloir conduisant à l'appartement des deux frères, elle arriva à la porte de la chambre d'Edouard, qui n'était ni fermée à clef, ni verrouillée. Elle entra comme une bombe. —Ah! fit-elle avec un soupir de soulagement. —Edouard était assis devant une table bureau et paraissait tranquille. Mais sa figure, plus pâle encore que tout à l'heure, était toute décomposée. A la vue de Valentine, il fit entendre comme un gémissement. Elle referma la porte, dont elle poussa la verrou. Puis, s'avancant vers le jeune homme, elle vit des larmes dans ses yeux. —Qu'as-tu, lui demanda-t-elle. —Rien. —Tes yeux sont mouillés, tu as pleuré! —Ah! tu m'écrivais, à qui? —Je n'écrivais pas. —Tu mens! Si tu n'écrivais pas, tu allais écrire, puisque tu as une plume à la main. —Mais... mais... balbutia-t-elle, cherchant à glisser une feuille de papier sous un tas de papiers. —Valentine s'en aperçut, avança le bras et saisit la feuille sur laquelle elle lut: —"J'ai assez de la vie, je veux mourir."

—Ainsi, dit-elle, d'une voix oppressée, voilà ce que tu viens d'écrire! —Edouard courba la tête, et dit: —Ah! ah! reprit-elle, tu as assez de la vie et tu veux mourir! Est-ce qu'on doit penser à la mort à ton âge! Est-ce que tu peux être las de la vie dans la quelle tu viens à peine d'entrer! Il faut que tu aies complètement perdu la raison pour avoir la pensée du suicide! —Tu voudrais mourir, mais je ne le veux pas moi, entends-tu! Je ne le veux pas! Tu es à moi, tu m'appartiens, tu n'as pas le droit de disposer de ta vie... Fout que tu es, ne sais-tu pas que ta vie et la mienne sont enchaînées l'une à l'autre! —Son regard tomba sur un revolver à crosse d'ivoire ornée de riches ciselures, que le jeune homme avait placé sur le bureau à portée de sa main. Elle s'en empara et le glissa dans son corsage. —Ah! reprit-elle soudainement et toute frémissante, c'est avec ce revolver que tu songerais à mettre fin à tes jours si je n'étais pas venue t'empêcher de commettre cet acte de folie, tu allais bruler la cervelle! Et moi, Edouard, et moi, tu ne m'aimes donc plus, puisque tu ne pensais pas à moi! Malheureux insensé, demande-tu donc de que je deviendrais si je te perdais, si tu n'existais plus! Et c'est bien vrai, n'est-ce pas,

tu voulais te tuer! —Le jeune homme releva la tête, et la regardant éblouie: —Et bien, oui répondit-il sourdement, je voulais me tuer; je ne vois que ce moyen de sortir de l'épouvantable situation où nous sommes. —Elle est épouvantable parce que tu veux le voir ainsi. —Je vois le danger qui nous attend. —Un fantôme que crée ton imagination; à ce danger je ne nous menaçons; fait-il de dire encore que nous n'avons rien à craindre! —Valentine, il y a ma conscience. —Encore? répliqua-t-elle avec un peu d'agreur; laisse-moi donc tranquille avec ta conscience; au dessus d'elle il y a notre amour. —Notre amour criminel. —Si tu veux; mais on ne songe pas à cela quand on s'aime. Elle lui prit la tête entre ses mains et reprit d'une voix croissante: —Chasse loin de toi les pensées sombres, les idées noires, et ne pensons qu'au bonheur de nous aimer. Si tu m'appartiens, je t'appartiens aussi. Je t'aime, nulle puissance au monde ne saurait m'empêcher de t'aimer et d'être à toi seul tout entière. —Elle le tenait, pantelant, sous le charme irrésistible de son regard. Elle continua: —Dix fois, vingt fois, cent

fois, répète-moi que tu m'aimes! —Hélas! oui, je t'aime, je t'aime trop. —Edouard, je ne veux plus qu'il y ait une douleur dans ta vie d'amour. —Hélas! tristement la tête. —Cher amour, promets-moi de ne plus jamais jurer à te donner la mort. —Soit, je ne me tue pas. —Tu me le jures? —Oui. —Elle l'embrassa de nouveau avec frénésie. —Va, dit-elle, je savais bien que tu rénouverais à ton sinistre projet, que tu m'aimeais pour vouloir vivre pour moi notre amour! —Je ne me tue pas, Valentine, mais je partirai d'ici. —Tu partiras! Et où iras-tu? —Je n'en sais rien. —Une autre folie. —Je m'en irai loin, le plus loin possible. —Ainsi, froidement, sans regrets, tu m'abandonnerais? —Oui, tu crois pouvoir le faire. Mais si tu partais, mon Edouard, n'en es-tu pas retenu par moi? —Ainsi, tu ne pourrais pas, sans me le dire, aller te cacher quelque part, et me laisser croire que tu n'es pas parti? —Non, tu ne partiras pas; mais un projet insensé auquel tu te résouves; si tu songes sérieusement à m'abandonner, tu sais pas de quel je serais capable; je mettrais de ma main feu à la maison pour nous